

SociologieS

La situation actuelle de la sociologie

Débats

La situation actuelle de la sociologie

Les modes d'existence expliqués aux modernes, ou le monde pluriel selon Bruno Latour

JEAN-PIERRE DELCHAMBRE ET NICOLAS MARQUIS

Résumés

Français English Español

La parution du dernier ouvrage de Bruno Latour intitulé *Enquête sur les modes d'existence* marque un tournant important dans le parcours intellectuel de son auteur, qui s'y érige comme un métaphysicien assumé. Cette posture, si elle peut fasciner, n'en pose pas moins d'importantes questions tant méthodologiques qu'épistémologiques. Cet article étudie les implications de ce tournant métaphysique sur la définition et la pratique de la sociologie à trois niveaux. D'abord, à partir de la difficulté à discuter la posture de Bruno Latour ; ensuite, à propos de la difficulté à articuler un « pluralisme ontologique » avec un « empirisme radical » en faisant l'économie d'une théorie du langage ; enfin, concernant les effets de ce dispositif dans le champ contemporain des sciences sociales.

The modes of existence explained to the moderns, or the plural world according to Bruno Latour

The publication of Bruno Latour's last book *An Inquiry into Modes of Existence* is an important step in the author's intellectual evolution, as he presents himself as a responsible metaphysician. Yet, if this attitude might be praised by some intellectuals, it raises methodological and epistemological questions. This article deals with the implications of this « metaphysical turn » on the way sociology is defined and practiced. Three levels are taken into account. First, we shall ask what, in Bruno Latour's style or manner, makes discussion awkward. Second, we shall scrutinize which are the difficulties to link « radical empiricism » and « ontological pluralism » without a theory of language. Third, we shall make some observations regarding the effects that mobilizing Bruno Latour's scheme in the contemporary field of social science is likely to have.

Los modos de la existencia explicados a los modernos o la universalidad plural según Bruno Latour

La publicación del último libro de Bruno Latour que lleva como título *Encuesta sobre los modos de existencia-Enquête sur les modes d'existence*, marca un hito importante en el recorrido intelectual de este autor que se nos aparece como un metafísico consumado. Su

de l'auteur – articuler « les prises de type prépositions » aux « prises de type réseaux », voilà le geste (éthique) fort du présent livre.

- 3 Donner à voir ce à quoi tiennent les gens et prendre en compte les *qualités d'expérience* sont des enjeux aussi complexes que décisifs pour les sciences sociales. Or, suggère Bruno Latour, c'est précisément sur ce point que les modernes se rendent illisibles, pour eux-mêmes comme pour les autres et cela les rend profondément malheureux. Ils font comme s'ils ne tenaient à rien, ils se pensent matérialistes et se désespèrent de l'être, tout en croyant dans les croyances des autres, ou rêvant à des lendemains qui chantent. Faisant de la liberté et de l'autonomie leurs vertus, ils les rendent (forcément) impraticables, à force d'invisibiliser les inévitables attachements qui sous-tendent ces valeurs. L'anthropologue (une femme) mise en scène par Bruno Latour pour nous conter son enquête entend soigner ces animaux blessés (et du coup d'autant plus agressifs) que sont les modernes, avec l'espoir de faire cesser leur fuite en avant (« accompagner un peuple errant entre l'économie et l'écologie ») face à une Terre en péril (« Gaïa »), qui se rappelle à eux d'une façon qu'il serait désormais criminel – ou suicidaire – d'ignorer. Les modernes ne sont plus *quittes* de rien. Dans ces conditions dramatisées, Bruno Latour s'efforce de « repeupler » le monde que la forme de connaissance moderne croyait avoir définitivement purifié en évaluant l'entière du cosmos à l'aune de sa façon bien particulière d'utiliser les critères du vrai et du faux (sans accepter la moindre *passé*) et pour ce faire il tente d'attirer l'attention des modernes sur leurs multiples « erreurs de catégories » qui les rendent opaques à eux-mêmes.
- 4 L'étonnement vient du registre dans lequel Bruno Latour affirme désormais inscrire sa démarche d'enquête. En écho à ses travaux antérieurs en anthropologie des sciences, on aurait pu s'attendre à ce qu'il décrive en ethnologue les pratiques et les valeurs des modernes, comme si ces derniers étaient une peuplade exotique parmi d'autres (les Bororos, les Azandé, les Belges, etc.). Or, de façon assez surprenante, l'auteur s'érige en métaphysicien assumé et il prétend décrire non pas des manières d'agir ou des façons de parler, mais bien des modes d'être – réponse à la question : « qu'est-ce que ? » – en se réclamant d'un pluralisme ontologique qui se veut certes modeste, tolérant et ouvert, mais qui expose à des charges élevées en termes de justification sur les plans épistémologique et méthodologique. D'un mot, Bruno Latour s'engage dans un défi qui comporte des obligations telles que l'on est en droit de se demander s'il est en mesure de les honorer dans le cadre de cet ouvrage – autrement qu'en donnant le change de façon formelle (comme on dirait payer en monnaie de singe).
- 5 La plupart des approches en sciences sociales se veulent réalistes, au sens où elles ont pour objectif de rendre compte des formes de vie particulières dans lesquelles sont « pris » les agents ou les individus. Bien que la question de l'accès à la réalité sociale, ou plus précisément de la manière de concevoir la description et/ou l'interprétation de cette réalité, soit une source intarissable de (légitimes) controverses philosophiques, de nombreux chercheurs ont pris la prudente habitude de se positionner de préférence sur un terrain méthodologique, plutôt qu'épistémologique (même si ces deux registres ne sont pas étanches), ce qui leur permet de se mettre plus ou moins d'accord, à moindre frais ou « pragmatiquement » – sans être paralysés par les exigences inflationnistes d'une théorie de la connaissance « pure » – sur un ensemble de démarches censées assurer une prise sur la réalité sociale. Pour faire simple, on dira que les diverses méthodes issues de ce découpage se distribuent sur un continuum qui va de l'ethnographie ou de l'ethnométhodologie à l'analyse sociologique plus classique, selon que le compte-rendu d'enquête renvoie à un travail d'interprétation qui est le fait des « acteurs-eux-mêmes », sur base de compétences ordinaires et locales, ou selon qu'il est pris en charge par le chercheur. en avant recours à des concepts et à des modèles

par Latour et dans une discussion au long cours des nombreux aspects du projet qui suscitent le débat), nous opterons pour une stratégie oblique, en formulant une série de remarques incidentes que nous regrouperons, par commodité, en distinguant trois niveaux : à un *premier niveau*, de *forme*, on se demandera ce qui, dans le style ou la manière de Bruno Latour, contribue à rendre délicate ou malaisée la discussion ; à un *deuxième niveau*, de *fond*, on interrogera, dans une perspective se voulant davantage pragmatique que fondationnelle, la « différence » que fait le geste métaphysique de Bruno Latour, en particulier autour de l'articulation entre son « empirisme radical » et son « pluralisme ontologique » – une articulation selon nous problématique, ou du moins insuffisamment clarifiée et justifiée, notamment sous l'angle du rapport pour le moins sélectif et limité que Bruno Latour semble entretenir à certaines théories du langage et des institutions issues du tournant linguistique, de la tradition pragmatique et de l'école mausso-durkheimienne ; enfin, à un *troisième niveau*, nous esquisserons quelques remarques à propos des *effets* que sont susceptibles de produire les mobilisations du dispositif latourien dans le champ contemporain des sciences sociales.

Pourquoi est-il difficile de discuter le dernier ouvrage de Bruno Latour ?

- 8 Cette *Enquête sur les modes d'existence* se présente comme un livre-monde, multipliant les déplacements, croisant les « prépositions » (ou les clés), empilant les ingrédients, etc. Que l'on soit dans la louange ou dans la critique, les coûts d'entrée et d'appropriation sont élevés. Et si le livre suscitera à n'en pas douter l'admiration et le scepticisme, la fascination et le rejet, ces attitudes sont loin d'être symétriques quant au rapport que l'on peut entretenir à l'ouvrage, qui fonctionne tel un agencement qui fait que l'on est pris dans ses rets ou que l'on reste à l'extérieur. D'où vient qu'il soit si difficile et inconfortable de soumettre ce travail à l'exercice ordinaire de la discussion ? L'ampleur et la complexité du projet ne sont pas seules en cause. L'enquête de Bruno Latour a été conçue ouvertement selon des présupposés qui dissuadent la critique. Plus précisément, seule la critique interne sera admise, ce que Patrice Maniglier exprime de la sorte : les « objections n'[ont] de sens que dans la mesure où elles permettent soit de contribuer au projet de Latour, soit d'en proposer des versions alternatives » (Maniglier, 2012, p. 930). La critique externe est quant à elle disqualifiée, au motif qu'elle procède d'une prétention qui déroge à l'ontologie « plate » (ou à un seul plan) du social et au « principe d'irréduction » (suivre son matériau à la trace et non le dominer) préconisés par Bruno Latour. Bref, c'est un peu : on monte à bord ou on est prié de passer son chemin (ce qui correspond à une conception tout de même assez limitative du débat scientifique !).
- 9 Ensuite, Bruno Latour semble moins intéressé par le fait d'adresser son étude à la communauté des chercheurs que de comparaître, avec tout un chacun, devant le tribunal de Gaïa. Au regard des enjeux d'arrière-fond, gigantesques et pressants, il paraît plus urgent de lancer des alertes que de se soumettre à une discussion scientifique conventionnelle ou normalisée. Autrement dit, c'est la pertinence sociale (si on peut utiliser ce mot) qui est ici érigée comme critère du jugement dernier. Car – et ce n'est pas un procédé courant – Bruno Latour inscrit son travail à l'intérieur d'un horizon tant cosmologique qu'eschatologique. Il concerne le monde et sa fin potentielle. Bien que ce trope n'ait rien de récent (combien d'auteurs célèbres n'ont-ils pas estimé que la société dans laquelle ils vivaient connaissait des crises ou des bouleversements *sans précédent* ?), il est ici radicalisé : « Trois siècles de liberté totale jusqu'à l'irruption du monde sous la forme de la Terre de Gaïa : retour des conséquences inattendues : fin

moins produit des ravages et l'auteur peut en témoigner, cette fois en se basant sur son expérience personnelle : c'est Abidjan 1973, San Diego 1975, etc. (Latour, 2001 et 2012b).

Quelle différence fait la métaphysique de Bruno Latour ?

11 De prime abord, *l'Enquête sur les modes d'existence* n'est pas sans présenter un « air de famille » avec des ouvrages ayant marqué la réflexion sur les manières de se rapporter à la réalité, entre savoirs et croyances, ou de composer avec les faits et les valeurs à travers différents régimes discursifs. On pense notamment à la sociologie de la justification de Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991), à l'exploration par Philippe Descola des visions du monde qui ne se ramènent pas à « notre » opposition classique entre nature et culture (Descola, 2005), voire au pluralisme des sphères de justice au sens de Michael Walzer (1997), sans oublier *Les Mots et les choses* de Michel Foucault (1966), ou encore la réflexion sur la variabilité historique des critères du vrai et du faux selon Paul Veyne, à partir du cas des mythes grecs envisagés comme une sorte de fable (Veyne, 1983). Toutefois, alors que ces travaux, relevant d'approches et de présupposés différents, ont en commun de prôner un pluralisme des modèles interprétatifs, Bruno Latour va plus loin en revendiquant un pluralisme ontologique, ce qui n'est évidemment pas la même chose. Comme annoncé, notre intention n'est pas d'entrer dans une discussion de fond, systématique et frontale, des partis pris et des modes d'articulation de l'enquête latourienne – ce qui excéderait de beaucoup les limites de cet article, sans parler du « piège » métaphysique qui risquerait de se refermer sur nous. Plus modestement, notre interrogation portera sur quelques implications des choix opérés par Bruno Latour, en termes d'avantages et d'inconvénients – autrement dit, quelle différence cela fait-il d'inscrire sa démarche sous les auspices d'un pluralisme ontologique, plutôt que de se contenter d'un pluralisme interprétatif, comme cela se pratique plus couramment dans le champ des sciences sociales ?

12 Le point de départ de Bruno Latour est désormais bien connu : comment échapper au programme officiel de la modernité, jugé réducteur et appauvrissant ? Comment décrire des pratiques, des agencements, des attachements, des « valeurs » sans être prisonnier des dichotomies abstraites qui découlent de l'opposition entre le sujet et l'objet ? Comment « repeupler l'entre-deux », autrement dit suspendre la « purification » et favoriser la description enrichie des pratiques concrètes, proliférantes et enchevêtrées ?, etc. L'enjeu pointé par Bruno Latour, contrairement à ce que laisse entendre le pathos du chercheur solitaire et incompris, est on ne peut plus partageable : qu'il suffise ici de rappeler les multiples remises en question des philosophies de la conscience (lesquelles peuvent osciller entre l'idéalisme et l'empirisme, ou présenter un mixte des deux, y compris à travers les psychologies associatives de type xix^e siècle), ou encore les apports les plus remarquables des sciences sociales, depuis la pensée des institutions jusqu'à la restitution des médiations. Si l'on peut suivre jusqu'à un certain point Bruno Latour dans le diagnostic qu'il propose au moins depuis *Nous n'avons jamais été modernes*, force est aussi d'admettre que ladite modernité n'a certainement pas attendu Bruno Latour pour faire travailler les catégories prétendument constitutives de son « programme » et cela aussi bien sur le plan de la pratique historique que sur le plan de la réflexion philosophique et sociologique (à cet égard, on ne peut qu'être étonné par l'étonnement de Bruno Latour, lorsqu'il suggère que les modernes, pourtant plongés jusqu'au cou dans un environnement fait d'artifices et de médiations, paraissent à méconnaître le fait que leur puissance, depuis plusieurs

On pourrait dire que la voie préconisée par le *turn* des latouriens consiste à dépasser les dichotomies en renouant avec une inspiration cosmologique, laquelle aurait préparé de longue date – c'est du moins ce qui apparaît rétrospectivement – ce qui est désormais présenté comme un « tournant métaphysique » (ou supposé tel, car il y aurait beaucoup à redire à ce propos, ne serait-ce que sous l'angle d'une clarification des termes *métaphysique* et *ontologique*, loin d'être interchangeables). Pour nous en tenir ici à l'alternative que nous avons commencé à introduire, un objectif similaire de remise en question de la séparation entre le sujet et l'objet peut être poursuivi à partir des ressources dégagées par les tournants linguistique et pragmatique. Certes, ces derniers ne se présentent pas sous une version monolithique et loin de donner lieu à des solutions toutes faites, ils doivent être mis à l'épreuve des sciences sociales et appropriés de façon pertinente par les chercheurs en fonction des exigences et des contingences des terrains empiriques. Cela étant admis, on ne peut qu'être frappé par le fait que les réalisations du programme issu des tournants linguistique et pragmatique recoupent sur de nombreux points le projet latourien (remises en question des composantes du dualisme cartésien – idéalisme *vs* matérialisme, subjectivisme *vs* objectivisme, etc. – critique de la notion de représentation, valorisation des pratiques et compétences ordinaires, attention portée aux usages et aux attachements, etc.), mais en s'assurant des bases épistémologiques et méthodologiques sans doute nettement plus fiables.

- 15 Les termes dans lesquels cette comparaison peut se faire se trouvent d'autant plus accentués que l'on prend en compte la radicalisation de l'inspiration (néo)cosmologique de Latour en direction d'une préoccupation métaphysique. « Au fond, il nous faut reprendre la vieille question "qu'est-ce que ?" (qu'est-ce que la science ? quelle est l'essence de la technique ? etc.), mais en découvrant chaque fois des êtres aux propriétés différentes » (Latour, 2012, p. 33). En accordant le bénéfice du doute à Bruno Latour par rapport au fait que ses énoncés soient simplement en mesure de tenir la route sans s'effondrer à un moment donné, minés par des inconséquences sémantiques ou des formes d'auto-contradiction insurmontables, ou lestés par des prétentions impossibles à honorer, on ne peut que s'interroger – tout à fait naïvement, même si c'est fatalement avec une naïveté ordinaire de « moderne » – non seulement sur le bien-fondé, mais surtout sur la plus-value de ce positionnement « métaphysique » dorénavant revendiqué comme tel. Qu'est-ce que cela apporte, quel est l'intérêt, quelle différence cela fait-il de substituer au pluralisme interprétatif habituellement admis, ou d'usage dans les sciences sociales, un pluralisme ontologique qui vise à repérer et à décrire le mode d'existence d'une règle juridique, d'une montagne, d'une divinité, d'une technique ou d'un personnage de fiction... quitte à se prononcer au détour d'une phrase en faveur de la confection d'un « métalangage » – n'est-ce pas là tout d'un coup succomber à une illusion typiquement moderniste ? – dont on n'est pas sûr de bien voir à quoi il correspond, par-delà la déclaration d'intention, dans la suite de l'ouvrage. Surtout, le lecteur ne comprend pas très bien comment Bruno Latour s'arrange pour faire tenir ensemble son « pluralisme ontologique » et son « empirisme radical », dès lors qu'il a décidé, en une sorte de geste digne de la transsubstantiation jadis pratiquée par les alchimistes, de diminuer la « diversité dans le langage » afin d'obtenir « davantage de diversité dans les êtres admis à l'existence » (*Ibid.*, p. 32). Si, par charité herméneutique, on accepte de traverser ce qui ressemble, il faut bien le dire, à un écran de fumée – autre exemple : « Pourquoi le philosophe analytique ne s'intéresse-t-il qu'à l'abîme à franchir pour donner sa langue à son chat et pas à celui que son chat doit franchir pour demeurer sur son paillason ? » (*Ibid.*, p. 98) – on en vient à butter sur cette impression que Bruno Latour confond l'épaisseur et la complexité du langage ordinaire avec l'unidimensionnalité et

intellectualiste accordant un trop grand privilège à l'esprit ou à la raison : non, l'épaisseur de la vie sociale, des pratiques et des institutions, ne se ramène pas, loin de là, à la dimension langagière ; non, l'esprit ne peut se concevoir sans une inscription dans une corporéité et sans un « décentrement » qui amène à concevoir sa localisation dans une extériorité ou dans un « entre-deux » (à rebours des visions interioristes du sujet ou de la personne) ; et oui, sur toutes ces questions, un renouvellement et un enrichissement de nos descriptions sont des tâches qui s'imposent à nous !

18 On l'aura compris, Bruno Latour prétend retrouver les intermédiaires par la voie d'une réinstauration cosmologique, se déclinant sous la forme d'un pluralisme ontologique et recourant à un empirisme radical comme mode d'accès à la réalité. Outre que ce programme peut paraître légèrement tiré par les cheveux, du point de vue « moderne » qui est le nôtre (personne n'est parfait), il est loin d'être évident qu'il puisse donner lieu à de meilleurs résultats que les travaux en sciences sociales qui ont pris le parti de suivre l'autre direction de l'embranchement (dépasser les antinomies de la philosophie de la conscience et du réalisme naïf sans retomber dans une conception cosmologique), d'autant plus que dans le même temps ce programme élude davantage qu'il ne prend à bras-le-corps la plupart des enjeux et des défis adressés à la philosophie du langage et aux sciences sociales contemporaines. Dans le prolongement de cette réflexion, on peut aussi s'interroger sur le positionnement de Bruno Latour (et des latouriens) à l'égard des concepts de société et d'institution. Sur ce plan, *l'Enquête sur les modes d'existence* commence par donner l'impression que Bruno Latour a changé d'attitude et qu'il est désormais tout disposé à reconnaître les institutions, voire à contribuer à insuffler une nouvelle confiance en elles (comme pris de remords, dans une veine à la fois personnelle et générationnelle, notre auteur exprime un scrupule de *baby-boomer* « devant la ruine des institutions que nous commençons à léguer à nos descendants » [Latour, 2012, pp. 280]). Il reste que Bruno Latour ne cache pas sa préférence pour les institutions « douces » (par exemple la « sainte habitude »...), en l'absence desquelles nous serions encore plus exposés, selon lui, au péril fondamentaliste (*Ibid.*, pp. 281-282). Par ailleurs, la méfiance à l'égard des institutions « dures », c'est-à-dire associées à l'État et au Pouvoir, reste de mise : ainsi lorsqu'il s'agit de dégager les expériences de leur gangue institutionnelle (« le test le plus important c'est que, pour chaque mode, l'expérience dont je prétends retrouver le fil, se distingue bien de son compte rendu institutionnel » [*Ibid.*, p. 11]), ou encore lorsqu'il s'agit d'évaluer la résistance des institutions traditionnelles à l'« épreuve du modernisme » (le droit, qui est une institution « forte », parce qu'elle peut obliger et contraindre, a « mieux résisté » que la religion, qui est une institution dont on peut « se moquer » plus facilement... [*Ibid.*, pp. 72-73]). Quant à la société (vocalisé généralement orthographié avec une majuscule), elle continue d'être pourfendue, fustigée et brocardée par Bruno Latour, qui parle à son propos d'« ectoplasme » théorique. Ce concept qui n'aurait pas lieu d'être, qui n'aurait jamais dû exister, est rendu responsable de la misère des sciences sociales, et en même temps considéré comme un obstacle à l'Enquête. La Société est mise sur le même plan que le Langage (deux « voix *off* » qu'il faudrait suspendre) et elle est aussi rapprochée du Marché, au sens de la Main invisible (deux « métarépartiteurs » qui empêchent de voir l'enchevêtrement des pratiques qui se déroulent sur un plan unique, Bruno Latour revendiquant une ontologie « plate » ou immanente du social, concédant tout au plus une « mini-transcendance » résultant des changements d'échelle obtenus grâce aux empilements et aux instruments de mesure...).

19 Nous ne reprendrons pas ici les principales critiques qui ont pu être adressées à la conception du social qui est sous-jacente à la théorie de l'acteur-réseau (notamment autour de l'idée selon laquelle la vie sociale ne se ramène pas à des flux, déplacements,

d'outils hâtivement renvoyés au magasin des accessoires périmés (structures, facteurs, variables, conditions de sens, effets de morphologie sociale, etc.). D'autre part, en l'absence de conceptualisation satisfaisante du social et des institutions, le recours au comparatisme devient périlleux, ainsi qu'en témoigne par exemple l'usage qui est fait par Bruno Latour de la comparaison entre un échange de type *kula* et un échange de type monétaire ou marchand. Or nous savons, au moins depuis la critique de l'évolutionnisme, que l'exercice du comparatisme suppose d'inscrire les pratiques étudiées dans leurs contextes respectifs, ce qui permet d'en restituer le sens précis et de dégager des effets de rapprochement ou de contraste qui ne soient pas naïfs ni anecdotiques. Comment la méthode de description de Bruno Latour pourrait-elle vérifier ces conditions, alors qu'elle récusé notamment les notions de contexte et de domaines d'activité, de même qu'elle ne semble guère prêter attention au statut différent de l'échange, selon que l'on a affaire à une société où la réciprocité est insérée dans une logique statutaire, ou selon que l'on se trouve – ce qui n'est pas la même chose, en dépit de l'illusion induite par l'usage linéaire, faussement homogène du substantif « don » – dans une société où le fait de « ne jamais être quitte » réclame d'être pensé à partir d'autres types de normes et d'attachements (pour aller plus loin, il conviendrait de revenir sur les malentendus des lectures économiques et morales du don).

Au niveau des effets : mobiliser Bruno Latour ?

- 21 Rappelons que notre objectif premier, malgré quelques saillies polémiques et quelques incursions sur le terrain du débat de fond, n'est pas de nous demander si Bruno Latour a « tort » ou « raison » de procéder comme il le fait, mais plutôt de nous interroger sur la « différence » – les avantages et les inconvénients, la maniabilité des outils ou les limites des partis pris engagés, etc. – que cela fait de suivre les cheminements indiqués dans *l'Enquête*. Ajoutons, même si cette précision est pour ainsi dire accessoire ou subsidiaire, que notre inscription dans le champ universitaire francophone relativement à la périphérie par rapport aux centres pourvoyeurs et prescripteurs en matière de légitimité scientifique, nous autorise une certaine liberté par rapport aux logiques d'écoles, dans lesquelles nous ne nous retrouvons pas et l'on nous accordera, du moins nous l'espérons, que c'est sans complaisance mais aussi sans la moindre malveillance que nous pouvons à la fois trouver de l'intérêt à lire et à pratiquer Bruno Latour (la phrase inaugurale de cet article n'étant nullement de pure courtoisie), tout en essayant d'expliciter les points ou les développements à partir desquels le bât blesse selon nous, en particulier sous l'angle de l'usage que l'on peut faire de Bruno Latour sur les plans de l'enseignement et de la recherche. Pour le dire autrement, en acceptant l'invitation qui nous a été faite de rédiger cet article sur *l'Enquête* de Latour, nous avons souhaité nous positionner dans un espace de discussion élargi, plutôt que de nous adresser à des sociologues d'une obédience particulière, quelle qu'elle soit et cela suppose de refuser cet autre choix sinon forcé, du moins favorisé par un certain fonctionnement du champ scientifique, à savoir le choix entre l'adhésion et le rejet, ou entre l'allégeance et la déclaration d'hostilité. Bref nous ne sommes ni des thuriféraires ni des contempteurs, ni des disciples ni des adversaires de Bruno Latour (entre parenthèses, il est curieux que l'on se sente tenu de prendre ce genre de précaution et nous percevons à travers cet embarras un indice qui nous met sur la voie des quelques commentaires que nous voudrions proposer dans cette dernière

apports remarquables de Bruno Latour – par exemple, ses contributions sur les « êtres de la métamorphose » et sur les réseaux et équipements producteurs d'« intériorités » et de « psychismes » (suggestions très fécondes du point de vue d'une réflexion sur la constitution du champ social du psychique, ou sur les rapport entre le mental et le social), ou sa reprise de la notion d'instauration selon Étienne Souriau (qui permet de donner une vision plus fine, plus concrète et plus « transitionnelle » de la créativité, à rebours de la chimère d'une création *ex nihilo*), ou encore ses précisions par rapport aux supports et aux attachements (qui sont susceptibles d'entrer en résonance aussi bien avec les travaux sociologiques d'un Antoine Hennion, qu'avec la réflexion philosophique d'un Peter Winch, autour de l'attention à ce qui compte, ou ce à quoi nous tenons...) – rien n'empêche donc de s'inspirer de ces éléments et même de se les approprier (en respectant des critères de cohérence et de pertinence pratique), en les inscrivant dans le cadre d'un modèle d'analyse conçu à partir de présupposés ne devant rien à la sociologie de l'acteur-réseau de Bruno Latour et consorts... La réciproque est-elle vraie ? D'expérience, il est permis d'en douter, pour des raisons qui tiennent sans doute, à des degrés divers, tant aux choix intellectuels qui ont présidé à l'élaboration du modèle latourien, qu'à des motifs plus tactiques renvoyant à un positionnement dans le champ scientifique.

24 Ensuite, à un deuxième niveau, comment ne pas être frappé par la multiplication des hiatus, des décalages, des tensions, des sauts, des courts-circuits, des glissements, des paradoxes, voire des inversions, qui jalonnent la mise en œuvre du projet latourien ? Ainsi, partant d'un programme qui prétend nous affranchir des fameuses dichotomies qui sont censées nous soumettre à des choix forcés et réducteurs, Bruno Latour lui-même ne tarde pas à nous mettre face à de nouvelles alternatives apparemment aussi implacables : « Entre moderniser ou écologiser, il faut choisir », prévient-il (Latour, 2012a, p. 20). Par ailleurs, allons au-devant d'une objection qui pourrait nous être faite : pourquoi faudrait-il être tolérant à l'égard d'autres approches, en vertu d'un pluralisme interprétatif (voir ci-dessus), si ce dernier principe ne garantit pas une reconnaissance de la multiplicité des modes d'existence, voire même l'empêcherait ? Or – et c'est un étonnement majeur – alors que l'on aurait pu s'attendre, à la lecture d'un ouvrage qui prône l'accueil d'ontologies diverses, à ce qu'il donne à entendre un large éventail de voix, cet objectif nous semble manqué. Car loin d'être polyphonique, *l'Enquête sur les modes d'existence* est un livre qui ne laisse entendre qu'une seule voix, celle de Bruno Latour, tellement idiosyncratique et reconnaissable entre toutes ! Ainsi, qu'il s'efforce de faire parler le Mont Aiguille, qu'il a entrepris de gravir – et c'est encore et bien sûr notre auteur qui enfile les perles, les prises ou les passes, dans son style caractéristique, agréable lorsqu'il tient du petit ensemble de musique de chambre, un peu moins léger lorsqu'il se rapproche de l'orchestre symphonique (ce qui est assez fréquent dans ce livre), mais toujours aussi *spécifique*. Bref, ce n'est pas le tout de prétendre décrire un monde dans ses multiples tonalités ontologiques... De même qu'il ne suffit sans doute pas de se déclarer relationniste (au sens de William James : les relations, loin d'être des attributs surajoutés, seraient dans la réalité elle-même) pour conjurer définitivement le spectre du relativisme. On pourrait ajouter d'autres motifs de perplexité : cet ouvrage, qui se présente comme un « mode d'emploi », n'aborde que très peu (et de façon assez imprécise) les questions de méthode ; les « valeurs » auxquelles les modernes sont supposés tenir paraissent au bout du compte très peu spécifiées ; Bruno Latour – dérogeant à un de ses préceptes – ne semble pas toujours payer le prix de ses déplacements, nous demandant de le suivre – et de le croire – dans ses voyages fantastiques, un peu à la manière d'un romancier ou d'un conteur qui passe un pacte (fictionnel) avec ses lecteurs, etc. Un dernier point mérite d'être abordé à ce niveau. Le programme latourien prévoit de suivre à la trace les cours d'action en train

cours d'action en train de se faire, comptes-rendus « non officiels » des pratiques et des expériences...) et qui pourtant se laisse régulièrement parasiter, quoi qu'en dise l'auteur, par des considérations d'un niveau beaucoup plus abstrait (remise en question des dichotomies modernes, polémique contre les institutions, élaboration d'une ontologie pluraliste donnant lieu à des développements largement spéculatifs, par exemple autour de l'économie « désamalgamée » selon trois modes d'existence : l'organisation, les attachements et la morale...). Bruno Latour revendique un droit de cité pour des actants qui mériteraient selon lui d'être représentés dans un Parlement d'un nouveau genre, ouvert à la fois aux humains et aux non-humains. Mais jusqu'à plus ample informé, c'est bien l'anthropologue qui tient la plume ou qui manie la souris lorsqu'il s'agit d'esquisser la charte d'une nouvelle politique inclusive, ou cosmopolitique – autrement dit, un décrochage ou un saut se produit chaque fois que l'on passe de la description indexée à l'exposé du programme (en outre, est-il besoin de préciser que l'on n'a jamais vu un chat et encore moins un paillason protester contre les conditions d'existence qui leur auraient été imposées par la « modernité » ?). Comme nous l'avons déjà suggéré, cet agencement permettant un va-et-vient entre deux plans engendre un effet d'insaisissabilité qui contribue à déjouer la critique, à désamorcer la discussion, à décontenancer l'interlocuteur...

26 La seconde difficulté tient aux conditions dans lesquelles le dispositif latourien est reçu et appliqué conformément à une logique d'école. Le risque en effet est que les associés et les suiveurs s'approprient la manière de Bruno Latour de façon telle qu'elle vire au procédé, largement prévisible dans ses effets et présentant une structure auto-immune. Significative à cet égard est la formule qui permet de répliquer à une mise en question portant sur tel ou tel aspect de la démarche ou de l'analyse : « vous dites cela parce que vous êtes encore trop sous l'influence des dichotomies modernes qu'il s'agit justement de dépasser... ». Fichtre ! Il semble que l'on soit plus proche ici du jeu enfantin du chat perché, ou du touche-touche (Chat-Bite et Chat-Minou, dans la version hilarante qu'en avaient donné les *Guignols de l'info* à propos de l'immunité ou de l'inviolabilité présidentielle de Chirac...) que de l'échange d'arguments proprement dit. Quant à l'ambiguïté qui se niche au cœur du modèle latourien (cf. supra), pour peu qu'elle s'accompagne d'une mise en œuvre moins subtile ou plus désinvolte du dispositif, elle autorisera le chercheur à se comporter comme le coucou – qui pond dans le nid des autres et dont les petits jettent par-dessus bord les oisillons indigènes pour recevoir seuls la becquée... Certes, Bruno Latour n'est pas responsable des usages qui sont faits de son approche, mais quand même : outre qu'il est parfois bon de se méfier de certains de ses alliés (en particulier autour du « tournant métaphysique »), il faut reconnaître que la théorie de l'acteur-réseau – et désormais l'ontologie pluraliste qui sous-tend l'*Enquête sur les modes d'existence* – ne sont pas faites pour décourager les vocations et les tentatives décalées sinon extravagantes – elles sont même prêtes à les accueillir à bras ouverts... Aussi n'est-il guère surprenant de voir Bruno Latour entraîner dans son sillage toute une ribambelle de vieux thèmes ésotériques, de bribes de mythes et de mosaïques syncrétiques (cf. la thématique de l'hybridation ou des « faitiches », du reste très intéressante) – alors même que le rejet des dualismes et l'attention portée aux médiations peut aussi donner lieu en principe à une attitude anti-gnostique ! – ou encore d'être le point de ralliement d'un cortège hétéroclite de personnages hauts en couleurs : déçus de la modernité et artisans d'un réenchancement, revivalistes divers et cyber-techno-punks, adeptes du *New Age* et du Développement Personnel, néo-animistes et passionnés des vertiges de l'analogie, bobos, geeks, spontanéistes, rastas enfumés, écolos profonds, fans des zombies et artistes de la mémétique, ex-postmodernes reconvertis en néo-hipsters, etc. – et cela en dépit du fait que Bruno Latour est capable à l'occasion de se montrer exigeant envers

l'enjeu de l'enrichissement des descriptions ou des comptes-rendus, sans perdre de vue le contexte (indissolublement social et logique, au sens d'Émile Durkheim-Marcel Mauss et Ludwig Wittgenstein-Peter Winch) dans lequel l'enquête prend place !

28 Certes, tout est bon à prendre si c'est pour se dégourdir les jambes (et les sens !) en procédant à quelques « exercices d'assouplissement » (selon une belle formule utilisée par l'auteur) et nul doute qu'à ce niveau-là, *l'Enquête sur les modes d'existence* a plus d'un tour dans son sac et tient parfaitement ses promesses. L'enjeu toutefois, loin de ne concerner que le dernier Bruno Latour, porte plus largement sur la situation actuelle et sur le devenir des sciences sociales. Or, à cet autre niveau, l'objectif est tout de même bien de franchir la barre ! Au début de sa carrière, Bruno Latour s'est fait connaître en défendant un programme fort en anthropologie des sciences (à la suite de David Bloor et en collaboration avec Michel Callon...). Trente ans plus tard, le paysage des sciences sociales est profondément modifié et une des lignes de faille qui traversent ce domaine renvoie à la double pression exercée, d'un côté par l'impérialisme des sciences cognitives qui prétendent imposer un nouveau réductionnisme en renaturalisant l'esprit humain et les conduites sociales et de l'autre par la fragmentation des études spécialisées (*Science Studies*, *Gender Studies*, *Urban Studies*, etc.) qui sont tentées de dissoudre le socle disciplinaire et de prôner un éclectisme à tout va. Dans ces conditions, l'alternative que nous avons esquissée à travers cet article prend une autre portée : entre une Babel socio-anthropologique et la réaffirmation d'un *programme fort pour les sciences sociales*, non seulement il est permis d'avoir des doutes quant à la stratégie qui consiste à désagréger la base conceptuelle et méthodologique qui permettait d'assurer un minimum d'autonomie à ce champ (au risque d'être exposé d'autant plus à des influences potentiellement contradictoires – intérêts économiques, engagements politiques, mouvements sociaux et culturels, effets de mode... – alors que l'on tient dans le même temps un discours de résistance aux effets largement rhétoriques), mais surtout il nous paraît préférable de braquer à nouveau le projecteur sur le rôle central que les sciences sociales pourraient et devraient continuer à jouer, dans une perspective à la fois reconstructive et innovante, ainsi qu'en témoigne par exemple le dernier ouvrage de Bruno Karsenti, *D'une Philosophie à l'autre. Les sciences sociales et la politique des modernes*, qui montre bien en quel sens une pensée renouvelée du social – tenant compte des diverses composantes de notre modernité (ce qui est une autre façon d'en surmonter les antinomies, ou de les faire travailler), intégrant le fait que la question des frontières entre disciplines se pose différemment et tirant parti des changements intervenus dans les rapports entre les chercheurs et leurs publics – en quel sens donc une telle pensée reste indispensable si tant est que l'on ne renonce pas à se confronter à la question cruciale des rapports entre l'individu et l'institution, sous la forme paradoxale qu'elle prend dans la « société des individus » (Karsenti, 2013).

Bibliographie

Des DOI (Digital Object Identifier) sont automatiquement ajoutés aux références par Bilbo, l'outil d'annotation bibliographique d'OpenEdition.

Les utilisateurs des institutions abonnées à l'un des programmes freemium d'OpenEdition peuvent télécharger les références bibliographiques pour lesquelles Bilbo a trouvé un DOI.

Format

APA

MLA

Chicago

Le service d'export bibliographique est disponible pour les institutions qui ont souscrit à un des programmes freemium d'OpenEdition.

modernes, ou le monde pluriel selon Bruno Latour », *SociologieS* [En ligne], Débats, La situation actuelle de la sociologie, mis en ligne le 19 novembre 2013, consulté le 30 septembre 2014. URL : <http://sociologies.revues.org/4478>

Auteurs

Jean-Pierre Delchambre

Université Saint-Louis, Bruxelles, Belgique - delchambre@fusl.ac.be

Nicolas Marquis

Université Saint-Louis, Bruxelles, Belgique - marquis@fusl.ac.be